

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

DIMANCHE, 22 DÉCEMBRE.

Suite et fin.

Je reprends ma division de l'autre jour. Il n'est, avons-nous dit, que trois grandes doctrines qui aient tenté de disputer le terrain à la doctrine catholique: le mahométisme, le protestantisme et le rationalisme. J'ajoute cette fois le schisme grec.

Le mahométisme, venu six cents ans après Jésus-Christ, avait vu la doctrine catholique dans toute la magnificence de son prosélytisme expansif. C'était un fait subsistant, un fait dont Mahomet était témoin en personne. Mahomet, s'étant posé comme fondateur, devait à son tour prononcer le *fiat* de la fondation; il devait dire aussi: *Allez et enseignez toutes les nations*. Et en effet, Messieurs, il faut lui rendre justice, ce *fiat*, il l'a prononcé autant qu'il est donné à l'homme de le prononcer. Ce *fiat* de la donation doctrinale, de l'expansion de la charité, Mahomet a osé le prononcer, mais avec une variation qui révèle tout de suite l'homme à la place du Dieu. Mahomet a bien dit *Allez!* c'était beaucoup, mais écoutez la suite: *Allez, et subjuguiez toutes les nations*. Il fait appel non à la parole, mais au cimeterre! Et pourquoi? Pourquoi cet homme n'a-t-il pas trouvé douze apôtres? Pourquoi, non pas mourant, mais dans le prestige de toute sa domination, n'a-t-il pas osé confier son Verbe à des verbes qui devaient survivre au sien? Eh, Messieurs, c'était du génie. Mahomet, comme les Césars, tout à l'heure, voyait très bien que, lui mort, son éloquence aurait péri; il voyait bien que lui mort, le prestige de son *eil d'aigle* serait éteint, et que, quand on viendrait le regarder dans son sépulchre, on n'y trouverait dans les ossements du crâne que ces orbes inanimés qui ne disent plus rien, qui ne promettent plus rien à personne. Il savait tout cela. Il ne comptait pas sur son tombeau. Et encore une fois c'était du génie et de la foi. Mais comme d'un autre côté il voulait se survivre, pesant dans ses ardentés mains l'avenir du monde, il avait compris qu'il ne fallait pas faire comme les Césars, qui avaient tué stérilement, et en qui l'épée n'avait été qu'une négation. Il tira la sienne comme une affirmation. Il unit sa doctrine à la destinée d'une guerre immense, et chargea ses légions, en enfonçant leurs traits, de graver le Koran dans le cœur de l'humanité. Il fit du fer ce qu'on n'en avait pas fait jusque là, il en fit une doctrine vivante, un apostolat. L'homme, quand il veut persuader, ouvre ses lèvres et son âme. Mahomet les avait ouvertes une fois pour toutes; son verbe désormais proféré, il le jetait au monde comme un ordre irrévocable; il ne lui disait pas: *Allez!* il le faisait porter par des escadrons, et comme l'univers avait fait silence pour entendre le pas profond de la vérité, il fit silence une seconde fois au bruit de Mahomet, mais un silence d'esclave, un silence de vaincu, un silence qui le déshonorait.

Car, Messieurs, recevoir une doctrine au bout d'un sabre, qu'est-ce autre chose qu'abdiquer son âme? J'estime encore l'erreur qui se propose et qui croit assez en elle pour essayer sa force à me persuader; mais ce vil gladiateur qui me présente d'une main le Koran et de l'autre la mort, je n'ai que du mépris pour lui, et si j'ai la bassesse de lui obéir, un mépris plus profond pour moi.

Ce fut cependant, Messieurs, l'œuvre de Mahomet; ainsi propagea-t-il sa doctrine, ainsi imita-t-il la grande parole: *Allez et enseignez toutes les nations*.

Je passe au schisme grec. Celui-ci n'est pas un conquérant; académicien subtil, séparé, à force d'esprit, de l'unité doctrinale, il vient s'établir dans le monde sur la bonne opinion qu'il a de lui-même. Qu'a-t-il fait depuis lors dans l'ordre de l'apostolat. Qu'a fait cette terre autrefois si féconde en éloquence, qui avait produit saint Jean Chrysostôme, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, et qui avait envoyé auparavant sa gloire jusqu'à nous par saint Irénée, l'un de nos premiers ancêtres dans la foi? qu'a-t-elle fait depuis le onzième siècle, époque finale de son schisme, pour justifier sa séparation par ses succès et pour étendre le règne de Dieu dont elle venait d'arracher un précieux rameau? Hélas! ce qu'elle a fait: rien. Voilà sept cents ans passés, et cette branche détachée de la vérité languit sans rejetons, assez forte pour conserver de sa vieille sève, trop faible pour la communiquer. Elle a rompu avec l'unité, et à l'instant, par un miracle de la sagesse divine, elle a perdu, avec le secret et la charité, la grâce de l'expansion. Plût à Dieu même qu'elle se fût arrêtée là et qu'elle eût accepté le châtement de la stérilité! Mais honteuse enfin de sa longue inaction, l'Eglise grecque a été saisie, dans ces derniers temps, de l'ambition

du prosélytisme. Et savez-vous comme elle l'entend, ou plutôt qui ne le sait pas? Elle dépouille les catholiques tombés dans sa dépendance par le sort des armes; elle confisque leurs églises et leurs couvents; elle envoie leurs prêtres en exil; elle arrache les enfans des bras de leurs mères, afin de les enlever à l'erreur, et de s'épargner plus tard la peine de les convertir; elle contrefait, à l'insu des peuples, sa propre liturgie, demeurée encore trop catholique; elle envoie des janissaires solliciter l'apostasie avec des verres de vin, des rubans et des coups de bâton, et, la chose faite, elle immatricule avec joie ses nouveaux enfans avec défense de sortir désormais de son aimable giron, sous peine d'être traités comme des renégats. Elle torture enfin la vérité dans ses serres, comme un oiseau de proie devenu le maître d'un aigle qui par hasard avait l'aile rompue; il le tient, le retourne, et n'ayant pas la force d'enfoncer dans son flanc un bec puissant, il lui arrache une à une les plumes, il le déchiquette plutôt qu'il ne le dévore.

N'ai-je pas nommé l'Eglise de Pologne, Messieurs, tout à l'heure? Il me semble que je l'ai nommée... et, si je l'ai fait, croyez-vous que je pourrais passer à côté d'elle sans la saluer? Chère et illustre sœur, autrefois le soutien de la chrétienté, aujourd'hui offerte en holocauste, j'aurais pu prononcer ton nom sans le bénir, sans supplier Dieu, moi, l'apôtre du Christ, d'avoir pitié de toi? Ah! je l'en supplie, je l'en conjure, j'en appelle à lui pour toi, et à toute âme en qui l'humanité n'est pas tarie. Nous ignorons l'avenir qu'il te prépare; mais si tu succombes, à la fin, la postérité te fera un berceau où tu renaîtras toujours, et quand on voudra s'animer à de grands dévouemens dans de grands malheurs, on méditera tes souvenirs, on baisera tes ruines. Si nous ne te rendons pas la vie du temps, nous te conserverons la vie de la mémoire, nous te donnerons rendez-vous dans l'éternité et si d'autres embrassemens ne nous sont plus permis, celui-là, du moins, la percutation ne le rompra jamais.

Voilà l'Eglise grecque, Messieurs! Et même ai-je tout dit? Ai-je raconté tout le sort de cette doctrine faite cadavre! Non, Messieurs, mais il faut être bref dans l'histoire de l'erreur, comme nous l'avons été dans celle de la vérité. Encore un mot seulement. Par une loi qui régit maintenant toute l'Eglise grecque, sous les diverses dominations qu'elle subit, le prosélytisme est défendu. Néron l'avait rêvé peut-être dans un manvais songe du Palatin; mais l'avoir écrit dans une loi, avoir décrété solennellement, et dans trois empires, que la doctrine devait être sans charité, qu'elle ne devait pas chercher l'homme et même le poursuivre, qu'elle devait habiter son coin, s'y tenir heureuse sous la protection et la garde d'un maître; et que si par hasard, comme la colombe de l'arche, elle ouvrait la fenêtre pour voir si elle pouvait s'envoler quelque part, c'était là un crime de lèse-majesté: avoir dit, écrit, décrété une semblable loi, c'est assurément le prodige d'une double peur, la peur de sa propre impuissance et de la puissance de la vérité. Et encore, il faut le remarquer, ce n'est pas seulement dans des Etats despotiques que cette fauleuse disposition a été consacrée, mais à Athènes, dans une Charte, et dans une Charte qui proclame liberté de conscience! C'est au nom de la liberté de conscience que le prosélytisme y est défendu!

Je suis heureux, Messieurs, de vous signaler ailleurs, dans le sein même du protestantisme, une législation d'un caractère bien différent, à laquelle il me serait impossible de ne pas rendre hommage public. Quand on a mission de parler contre l'erreur, c'est un honneur comme c'est un devoir de rendre justice à ce qu'elle fait de bien. Notre siècle a vu, Messieurs, une magnifique réparation de l'erreur envers la vérité, d'autant plus remarquable qu'elle avait été précédée d'une longue persécution. L'Angleterre, après trois cents ans d'une législation impitoyable contre les catholiques, a brisé de son propre mouvement les chaînes de notre servitude, et proclamé, sous le nom d'émancipation, la plaine et entière liberté de conscience sur le sol de ses vastes Etats. Elle reçoit nos prêtres, nos évêques, nos religieux, même ceux qui n'ont pas chez elle droit de nationalité, elle le fait sans crainte et sans souvenirs, avec le plus haut libéralisme qui soit au monde, et je croirais trahir la sainteté de l'apostolat catholique, si du haut de cette chaire de Notre-Dame, avant de commencer ce que je dois dire du protestantisme, je ne rendais pas à cet acte nouveau dans l'histoire des hommes l'honneur éternel qui lui est dû.

Le protestantisme n'est pas, comme le schisme grec, dépeuplé de tout prosélytisme; il écrit, il imprime, il répand ses livres à profusion. Il envoie même des missionnaires, non pas, il est vrai, en Chine ou au Japon, partout où il y a du sang à répandre; mais enfin, là où ses consuls peuvent parvenir et